

Joueurs mondiaux, clubs locaux. Le football d'Afrique en Asie

Eliane de Latour

Résumé

Cet article propose un parcours à travers la circulation marchande des joueurs dans une aire internationale du football peu explorée, située entre l'Afrique et l'Asie. Il sera plus particulièrement question de la Côte d'Ivoire et de l'Inde. Mal placés dans les classements FIFA (Fédération Internationale de Football Association), certains pays d'Asie ont développé une politique d'acquisition de joueurs étrangers pour élever le niveau national en vue de grandes compétitions internationales. Des pays africains, auxquels s'ajoute le Brésil, comptent parmi les plus gros pourvoyeurs de joueurs qu'ils élèvent en leur sein. En Côte d'Ivoire s'est développé un réseau important de clubs de formation de toute catégorie dès les premiers niveaux. Pour les plus démunis, l'internationalisation du foot et l'affiliation à la FIFA est le seul moyen de s'en sortir pour se hisser dans les rets internationaux et faire évoluer leurs joueurs. Certains n'y arrivent pas, certains trichent, certains trouvent là leur salut.

Mais arrivés au niveau professionnel, de nombreux joueurs sont obligés de quitter leur pays pour des raisons de concurrence interne. Ils trouvent en Asie une alternative à l'Occident, souvent inaccessible sauf pour le très haut niveau. Des pays comme l'Inde, le Viet Nam, les pays du Golf, la Malaisie, les Seychelles, les Maldives, Bangladesh... recrutent ces joueurs, en particulier les Africains. Clubs et outsiders entrent dans des relations complexes où chaque partie essaye de tirer avantage de l'autre pour rejoindre par des chemins différents le « graal mondial ».

Dans cette zone d'échange entre l'Afrique et l'Asie, en plein développement, ces nouvelles polarités « Sud/Sud », qui passent aussi par le Moyen Orient, permettent de porter un regard en diagonale sur le sport le plus médiatisé de notre époque, de sortir ainsi des hiérarchies mondiales toutes faites qui fait du « Nord » la mesure de toute chose et de l'Afrique un continent dans un perpétuel asservissement. Loin de l'Occident, se tissent des relations complexes. Du jeu entre « local » et « mondial » émerge la place d'un joueur, d'un club, d'un pays.

« Il n'y a pas de petits pays pour le foot¹ » lance Patrick Liewig, coach du club de l'ASEC (Association Sportive des Employés de Commerce) à Abidjan. Le foot est une affaire mondiale avec un langage et des codes que nul pays, nul club aujourd'hui n'ignore. C'est devenu un modèle global d'ascensions spectaculaires. « Ce sport offre un condensé exemplaire de l'éthos qui modèle le monde urbain industriel moderne dont il est, sous sa forme actuelle d'organisation et de codification, le produit² ». La Coupe du Monde avec ses milliards de téléspectateurs qui célèbrent les grandes nations du foot a provoqué des vocations nationales dans les zones les plus reculées du monde. Certains pays sont plutôt « pourvoyeurs » de joueurs et d'autres plutôt « acquéreurs », chacun pouvant être évidemment les deux à la fois. Événement planétaire, la prochaine Coupe du Monde se tient en 2010 en Afrique du Sud. Pour la première fois on prend en compte –institutionnellement et politiquement– la force indéniable du continent noir dans ce domaine. Les équipes du Cameroun, de Côte d'Ivoire, du Nigeria, du Ghana... se trouvent dans le haut du classement de la FIFA³ avec les grands clubs européens et des nations latino américaines comme le Brésil, l'Argentine, le Mexique... A l'opposé se trouvent des pays d'Asie, riches, situés dans le dernier tiers de ce même classement.

La Côte d'Ivoire, dont il sera plus particulièrement question ici avec l'Inde, ne possède pas de grandes infrastructures sportives, mais à l'instar d'autres pays d'Afrique de l'Ouest, arrive à drainer des joueurs de tout âge en capacité de briguer les clubs européens les plus en vue. Didier Drogba, Djibril Cissé, Kolo Touré, Samuel Eto'o, Michael Essien... sont devenus des icônes mondiales. L'Inde, géant émergent, se laisse dépasser sur ces scènes agonistiques emblématiques des nations, notamment en Asie, par le Japon la Chine, la Corée... Dans l'espoir de surmonter son très bas niveau de football et d'entrer un jour dans la « cour des grands », l'Inde a recours aux joueurs étrangers sur le marché, des Brésiliens et surtout des Africains dont la couleur de peau n'est pas un atout pour faire vivre des stars dans ce pays «very skin color conscience»⁴. Si on prend quelques grands marqueurs des évaluations mondiales, ces deux pays se retrouvent en situation symétrique inverse.

D'un côté la Côte d'Ivoire, pays en voie de développement au sortir d'une longue crise, déploie un football brillant représenté au sommet par les Eléphants, équipe nationale qui fait peur à tous ses adversaires. De l'autre côté, l'Inde, un des leader du marché mondial, est associé à un « foot du pauvre »⁵. Ce paradoxe qui a de multiples explications sociales et économiques se traduit par des utilisations locales spécifiques des règles internationales du foot, tant du côté africain que du côté indien. Les joueurs noirs trouvent en Asie une voie médiane quand leur talent ne peut les amener directement en Europe, quand dans leur propre pays, la concurrence interne est telle qu'il faut partir, quand « l'esprit du large »⁶ prend le pas sur une recherche de soi chez soi, synonyme d'impuissance ou d'échec. De leur côté les clubs indiens cherchent des raccourcis pour devenir la première nation du foot asiatique dans les années à venir. Cette interdépendance doit être complétée par le rôle des pays arabes (Golf, Egypte) qui s'immiscent « en tampon » dans ce rapprochement Afrique/Asie. A côté de leur politique sur le marché international des professionnels, certains pays arabes, notamment le Qatar, dégagent en ce moment des fonds de développement pour la construction d'énormes infrastructures destinées à l'accueil des meilleurs jeunes espoirs du monde entier afin de soutenir dans l'avenir une formation de fin de parcours qui débouchent sur des ventes une fois le niveau professionnel atteint ou sur des naturalisations pour

¹ Entretien avec Patrick Liewig, 21 mai 2007, Abidjan.

² Bromberger, C. Hayot. A. Mariottini. J.M. « Allez l'O.M. ! Forza Juve ! » in *Rituels contemporains*, Terrain, n°8, avril 1987, p.11.

³ FIFA : Fédération Internationale de Football Association.

⁴ Il est impossible de devenir une star de Bollywood avec une peau même basanée.

⁵ R. Somshankar, « The Decline of Indian Football: A Critical Narrative », *Soccer & Society*, Vol.7, N°4 December 2006, p. 508-519.

⁶ « L'histoire culturelle du continent ne se comprend guère hors du paradigme de l'itinérance, de la mobilité et du déplacement. », in Mbembé *ibid.*]

construire de bonnes équipes nationales. Les Africains sont particulièrement sollicités. « Aspire », la plus grande académie, prétend avoir fait une détection de 700 000 jeunes sur le continent noir et en avoir sélectionné 25.

« Les Africains sont les acteurs de leur histoire, quitte à procéder par dérivation créative de la contrainte externe⁷ ». Les idoles noires du football mondial appartiennent toutes aux plus grands clubs européens. Une fois lancés dans cette fosse aux stars, ils y développent leur carrière avec des entourages qui prennent tout en charge, choix, gestion, marketing... Les footballeurs africains recrutés en Inde (ou en Asie) ont des trajectoires plus indépendantes avec des carrières qu'ils ne doivent qu'à eux seuls, parfois avec l'aide d'un coach ou d'un agent, hors des luxueux agrès techniques et sportifs d'Occident répandus quasiment comme un standard universel du foot. Dès la première sélection hors de son pays, un joueur a une ITC (International Transfert Card) avec laquelle il peut aller n'importe où dans le monde durant toute sa vie. S'ils n'ont pas le niveau pour être rattachés aux bannières qui font rêver, Arsenal, Chelsea, Bayern, Barça, OM... ces mercenaires du ballon naviguent autrement sur les rets de l'internationalisation et transforment la donne de départ partout où ils ont une chance d'atteindre un (ou leur) but. La FIFA peut être perçue comme un outil impérialiste qui distribue bons points et pouvoirs à travers le monde⁸. De tels pouvoirs existent dans tous les domaines, il faut savoir si ceux qui sont désignés comme exploités les subissent, les contournent, les détournent, s'en servent à leur propre profit. On a beaucoup entendu dire que les achats de joueurs étaient « a modern form slavery⁹ ». Je voudrais montrer que ce phénomène est plus complexe et qu'à l'intérieur de ce mélange de faits réels et de bons sentiments, il existe des appropriations des règles de la FIFA, notamment pour les transferts perçus comme une chaîne de progrès lorsqu'elle permet à un joueur d'évoluer en montant peu à peu vers les clubs les meilleurs pour devenir indépendants. Mais cette autonomie silencieuse ne fait pas les choux gras des médias plutôt enclins à rapporter les sempiternelles histoires (qui existent, je le répète) du pauvre petit Noir pris dans les réseaux nord/sud qui drainent du bétail de tournoi avec la complicité d'agents et de parents peu scrupuleux. L'idée d'un continent noir qui a besoin des « Blancs bienfaiteurs » —pour se défendre ou pour se construire— assure sur l'établissement « canonique » des rôles

Une mondialisation en diagonale, hors du tropisme nord/sud, redistribue les pays d'une autre manière sur l'échiquier international. Des régions comprises entre l'Afrique, le Moyen Orient et l'Asie se complètent en trouvant de nouvelles dynamiques d'échange à l'écart de l'Occident. Le trafic de joueurs existe partout, mais il s'agira ici de stratégies raisonnées dans de nouvelles voies en exploration où fondamentalement tout le monde s'y retrouve même si cela passe par des rapports de forces inhérents à toute économie de marché. De la fabrique de joueurs en Afrique à leur achat en Asie et au Moyen-Orient, se mettent en place des mécanismes de réappropriation latérales (sud/sud) qu'une sorte de myopie septentrionale empêche de voir¹⁰.

La fabrique

Championnats internationaux, règles du jeu, formations stratifiées par catégorie¹¹, achats de joueurs, infrastructures des clubs... le foot mondial est en principe régi par un seul système, celui de la FIFA, sorte de gendarme du monde en relation avec toutes les fédérations nationales auxquelles les clubs sont censés se rattacher. Cela constitue un réseau planétaire amené à jouer au même jeu

⁷ J-F. Bayart, « L'Afrique dans le monde : une histoire d'extraversion », *Critique internationale*, N° 5 1999, P120

⁸ P. Darby, *Africa, Football and FIFA: Politics, Colonialism and Resistance*, Londres, Frank Cass, 2002

⁹ Ibid.

¹⁰ Ce travail est l'aboutissement d'une enquête menée de fin décembre 2006 à avril 2007 en Inde, à Bombay, Calcutta et Goa dans les principaux clubs de 1ère division qui recrutent des étrangers, puis à Abidjan, en juin 2007 et de mars à avril 2008, au sein de clubs et d'académies de tout niveau. Cette enquête a également donné lieu à la réalisation d'un documentaire sur des enfants de 11 à 15 ans pris dans les transferts de formation, en Côte d'Ivoire : « Enfants du Ballon » qui est le pilote d'une collection de trois films sur le foot entre l'Afrique, les pays arabes, l'Asie.

¹¹ Poussins (10 ans et moins), benjamins (11 à 12 ans), minimes (13 à 14 ans), cadets (15 à 16 ans), juniors (17 à 18 ans).

avec les mêmes règles. Mais cela ne veut pas dire que tous les pays et tous les clubs appliquent unanimement les règles de la FIFA. Chacun les adapte à ses moyens. Chaque pays a ses propres politiques de financement qui vont du public au privé : entièrement privé comme en Côte d'Ivoire, en Inde ou au contraire mêlé comme au Qatar, au Japon ou en Chine. Les politiques d'acquisition elles aussi varient de club en club. Dans les pays arabes et notamment au Qatar, les autorités se lancent dans les plus « grands programmes au monde de recherche de jeunes talents » pour finir leur formation, les naturaliser ensuite ou pour les revendre avec une plus value. A l'inverse l'Inde n'a presque pas d'académie et ne mise que sur le marché des joueurs expérimentés. Il existe aussi un marché international des coaches. Au grès des décisions des présidents, ils volent de clubs en clubs dans tous les pays où ils se retrouvent associés aux coaches locaux. En Inde, ces coaches étrangers ont parfois du mal à faire leur place lors de poussées de nationalisme, après une défaite par exemple. Dans les Emirats, ils peuvent rencontrer l'indifférence des jeunes joueurs arabes, la plupart du temps sortis de milieux aisés où la discipline et les standards internationaux ont du mal à s'imposer quand la vie commence avec une Hameur ou une Porsche à 16 ans. En Afrique, certains entraîneurs internationaux ont fait de belles carrières, en passant des académies aux professionnels, comme Jean-Marc Guillou, Philippe Troussier, Otho Fisher, Eric Geret, Henri Kasperzak...

Depuis le début de l'histoire du foot, les choix entre gestation et compétence séparent les pays, voire les clubs, comme cela a été soulignée par Christian Bromberger : « *l'OM¹² a depuis son accès au professionnalisme toujours préféré l'achat de vedettes à une politique continue et laborieuse de formation des joueurs¹³* ». Le transfert reste néanmoins au cœur du système, qu'il s'opère au niveau de la formation ou des professionnels. Entrelacs sur le monde, les transferts mettent en relation les plus petits clubs d'un quartier pauvre avec les plus grands clubs de ligue à l'autre bout de la planète. Si la notion du terme de « transfert » est réglé par la FIFA, son usage et sa pratique en sont tout autre. Les transferts professionnels standardisés, accompagnés de millions d'euros, changent l'appartenance du joueur à un club. A côté, il existe des « transferts » par contrats de courte durée renouvelable, comme en Inde, où les joueurs n'« appartiennent » au club que le temps du contrat. La FIFA recommande les transferts de formation à partir de 16 ans, mais il arrive en Afrique qu'ils aient lieu pendant la préformation avant 16 ans. Normalement, une convention validée par la FIFA, via les fédérations nationales, doit être signée entre le jeune joueur, sa famille, le club d'origine, et le club d'accueil. La FIFA prévoit que le club d'origine (celui de la préformation) touche entre 1% et 5% sur chaque futur transfert opéré durant toute la vie du joueur. Parmi les multiples moyens de survie d'un club, c'est l'achat et la vente des joueurs à chaque niveau de leur carrière depuis l'adolescence jusqu'à l'entrée sur le marché professionnel qui reste le « big business », particulièrement dans les pays où les retransmissions télévisuelles, les tickets de stade et le sponsoring ne rapportent rien.

Qu'il s'agisse de retour sur investissement, de politiques d'internationalisation ou d'image publique, chaque club construit son avenir d'abord avec les transferts quelle qu'en soit la nature. C'est une articulation intéressante à analyser car elle repose sur le « *glocal* » (global/local) que l'on pourrait désigner dans ce cas comme l'exigence mondiale de haut niveau –la même pour tous– inscrite dans des infrastructures locales et des politiques fédérales disparates.

Les jeunes pousses

La Côte d'Ivoire a quelques grands clubs de 1ère et 2ème division (niveau professionnel) mais c'est surtout une pépinière de clubs de formation de tous niveaux qui participe d'un engagement général

¹² OM : Olympique de Marseille, un des plus grands clubs de foot français.

¹³ C. Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 130.

du haut de l'Etat¹⁴ aux plus petits investisseurs privés. La préformation, notamment, se pratique dans n'importe quel quartier. Il suffit qu'une mairie prête un terrain même caillouteux en alternance avec les funérailles et les foires et que de bonnes volontés munies de ballons se lancent pour former des jeunes. Ces projets sont soutenus par l'espoir que suscite leur transfert automatiquement associé au développement des capacités logistiques du club. Dès l'âge de 3 ans, les petits garçons affluent. Le foot est une affaire nationale depuis que les Eléphants représentent la Côte d'Ivoire au sommet mondial. Chaque fois qu'un match international est disputé, le pays entier s'arrête devant les écrans. Même en temps de guerre (2002/2007), tous les clivages étaient dépassés

La disparité entre les académies est très importante. La formation de haut niveau est tributaire des conditions de vie qui, « dans les quartiers », ne répondent pas aux critères du sport athlétique : trajets pénibles, problème de récupération physique dans des environnements bruyants, nourriture peu équilibrée. En outre, les standards internationaux imposent que les jeunes joueurs aillent à l'école, mais beaucoup de centres à Abidjan sont dans l'impossibilité d'aider les enfants en ce sens et ils ne dispensent que des séances d'entraînement. Cela diminue évidemment les chances de succès de la préformation et par là même, celles des transferts. Par comparaison les grands clubs comme l'ASEC, Stade d'Abidjan, ou encore Afrika Sport, par exemple, ont développé des académies avec un encadrement de haut vol avec des internats et des staffs composés de coaches internationaux, de coaches ivoiriens, d'une équipe médicale, d'un kinésithérapeute, d'un moniteur d'arts martiaux, de professeurs de lycée. Cette formation de haut niveau restant inaccessible au plus grand nombre les règles sont parfois détournées. Au moment d'une sélection, le physique (taille et poids), la vitesse, l'endurance, la force, la technique, la tactique, définissent la catégorie dans laquelle le joueur doit être intégré. L'annonce d'un faux âge appuyée par de faux papiers permet de tricher sur ses performances réelles. Un enfant de 14 ans va dire qu'il a 12 ans pour avoir l'avantage dans une catégorie de petits. Il semble que cette fraude soit largement répandue, même au-delà des « juniors ».

Pour palier ces grandes inégalités, les clubs développent des politiques de complémentarité à l'intérieur du pays par le prêt ou l'achat de joueurs. Par exemple Samir Musa, Libanais, Président du Club Young Star, a un club de taille moyenne mais il a des ouvertures en Italie et au Moyen Orient. En préparation d'un championnat à Turin, Samir a eu besoin d'attaquants. Son coach a trouvé Isidore (15 ans) à l'OCF (Olympio Centre Flamant) un petit club dirigé par Michel Sampah. Young Star voulait au départ acheter Isidore, mais Michel Sampah connaissant sa valeur n'a pas voulu le céder et a imposé un prêt en échange duquel il a obtenu : trente cinq ballons, un jeu de constri-foot (matériels pour les exercices), quatre paires de chasubles (vêtement sans manche pour former des équipes rapidement lors des entraînements). Ces transactions peuvent ou non être accompagnées de contre parties financières. L'OCF compte en fait sur les futurs transferts, espérant qu'Isidore sera « spoté »¹⁵ en Italie. Dans la même période, au cours d'un match amical contre Young Star, l'ASEC a remarqué le petit gardien de but du camp adverse. Ils l'ont demandé à Samir pour faire un essai. Malheureusement pour l'enfant, ils l'ont rendu au bout de dix jours car il était trop timide. Mais si cela avait marché, pendant qu'Isidore passait de l'OCF à Young Star, le petit gardien de but aurait quitté ce même club pour être vendu à l'ASEC. Tout le monde s'y retrouve. Le club d'origine augmente ses moyens de formation. Le club d'accueil augmente son potentiel humain. Si jamais un joueur est sélectionné en Europe, le club d'origine comme le club de transit partageront entre eux les gains de la transaction avec la famille du jeune espoir. Ce système de compensation aide les plus faibles à s'en sortir même s'il n'est pas toujours aisé de se battre avec ces normes. La FIFA apporte aussi une aide annuelle à la FIF (fédération ivoirienne) pour le développement de la formation.

¹⁴ L'Etat n'investit pas dans le foot mais le foot investit l'Etat. Donc l'Etat est dans le foot.

¹⁵ « Spoté » vient de l'anglais. « To spot » : repérer. « Spotlight » : projecteur.

Bien souvent décrite comme une vulgaire marchandisation des êtres humains, les transferts bien encadrés peuvent pour les pays pauvres devenir une chaîne de progrès pour « grandir avec les Grands » hors des frontières. Mais la question du transfert est subordonnée à des problèmes auxquels sont confrontés tous les clubs, les plus faibles en particulier.

Affiliation protectrice et mal aisée

Le recrutement illégal, la difficulté d'application des règlements (même en étant affilié) les redistributions de pourcentages lors des transferts... tout devient problématique sans moyen pour se défendre en cas de litige. Le débauchage est une pratique courante. La recherche de jeunes talents s'opère selon des méthodes variées : par annonce dans les quartiers ou par observation pendant des matchs contre d'autres clubs. C'est là le plus souvent que les joueurs se font débaucher. Certains grands clubs sont accusés d'organiser des matchs amicaux pour « piquer » les joueurs des autres. Pour éviter cela, le chainage entre les fédérations locales et la FIFA doit être effectif avec des joueurs enregistrés, « marqués » en quelque sorte comme des pigeons voyageurs dont la traçabilité reste à vie dans le monde. C'est à cette inscription dans les règles mondiales que les plus petits clubs doivent leur survie. Tous connaissent ces règles et les approuvent, mais certains n'ont même pas les moyens de s'affilier. Le club AFCT (Académie de Foot du Club de Treichville) de Treichville (quartier d'Abidjan) ne peut s'inscrire à la FIF parce que les exigences imposées sont trop lourdes pour ses maigres sources de revenu¹⁶. Leurs joueurs se volatilisent sans que rien ne puisse être fait. Dernièrement, un coach nommé De Gaulle a emmené quatre enfants et les a vendus dans différents clubs du pays. Le AFCT voudrait négocier avec ces clubs ou que les enfants reviennent. Peine perdue. Ils essaient maintenant de faire signer un contrat moral à leurs jeunes footballeurs en attendant des jours meilleurs. Pas sûr que cela soit d'un grand secours.

Autre danger : l'agent non agréé à qui on confie un enfant ou qui par des chemins détournés l'enlève. Seul, un enfant est mal protégé. IB, un agent ivoirien qui parle couramment l'arabe et d'autres langues, écume le Moyen Orient avec de jeunes Ivoiriens. Ce sont généralement les parents pauvres qui prennent en charge le voyage de l'enfant contre une promesse de remboursement s'il est pris, souvent sans aucune suite : « *J'ai vendu un joueur au Koweït, 1 million de cfa (1500 euros) à la signature. J'ai pris ma commission, j'ai donné sa commission au club. L'enfant n'est pas resté, il est tombé malade psychologiquement, éruption de boutons, dépression. Cela a été un gros problème pour moi.* »¹⁷ Il faut prendre avec circonspection les propos d'IB qui traduisent avant tout la circulation erratique et illégale d'enfants. Les commissions sont redistribuées selon la taille du club et ses moyens de rétorsions. Les petits clubs ont du mal à se défendre même s'ils ont absolument raison. Il faut avoir recours à un avocat ou un juriste, les frais administratifs sont souvent perçus comme un frein à toute procédure. Les grands clubs sont évidemment mieux « outillés » pour engager des poursuites ou faire face à un procès. Quand les règles sont appliquées, cela marche bien. Ainsi le centre Cyrille Domoraud avait un enfant qui ne venait plus aux entraînements. Il donnait des explications bizarres puis il a soudain disparu. Un jour, le centre a été contacté par la Thaïlande. La fédération thaï a fait une demande à la FIFA qui l'a fait suivre à la FIF ; le centre a alors découvert que le jeune, qui prétendait n'appartenir à personne, était sous contrat jusqu'en 2008 avec le club Cyril Domoraud qui a été indemnisé par le club thaï. Si les transferts internes à un pays sont utiles, ce sont les transferts à l'étranger qui restent la grande affaire des académies. Norbert Sarak, coach et formateur de l'AS Dengele (club de 1^{ère} division et d'une académie) dit avoir transféré trois joueurs au Koweït et en Allemagne. « *Les parents ont eu*

¹⁶ Inscription de 35.000 CFA (53 euros) - Budget de fonctionnement avec 1 million et demi de CFA (2300 euros) en espèce sur un compte - Terrain bien entretenu - Prise en charge des voyages de chaque joueur pour se rendre aux championnats etc. L'AFCT n'obtient que les cotisations de ses membres mais pas des enfants. Le terrain est prêté par la mairie. Pour 65 joueurs, ils n'ont que 5 ballons. Les plus jeunes jouent pieds nus.

¹⁷ Interview de IB, le 3 mars 2008, Abidjan.

500 000 cfa (760 euros) le club a reçu des équipements et huit millions (12 000 euros) en tout »¹⁸. L'ASEC emmène ses équipes juniors disputer des compétitions au Barça, à l'Ajax, au Bayern... afin de les exposer. Pour certains pays cela peut même devenir un défi des temps modernes, comme les pays du Moyen Orient qui essayent d'attirer à eux par des compétitions alléchantes la fine fleur du jeune football.

Une chaîne se met en place qui relie des petits clubs défavorisés à la grande aventure du marché mondial. Chaque sélection est évidemment attendue par les entraîneurs mais aussi par les familles. L'avenir d'un enfant est l'avenir des siens. La signature des contrats s'accompagne de réjouissances : on remercie des ancêtres chez les fétichistes, on va prier à la mosquée pour que les bénédictions d'Allah suivent la carrière du jeune joueur, on se recueille pour remercier dieu ou la vierge chez les chrétiens. Non seulement la religion irrigue tous les rapports humains, mais elle joue un rôle extrême avec la magie dans le foot qui aujourd'hui se pense en puissance sur le monde, plus qu'en place dans le monde. « À peu près partout, les pratiques au détour desquelles l'on mime ou encore l'on met en scène le pouvoir divin ont partie liée avec le processus de réinvention de soi et de la polis dans sa double acception de cité terrestre et de cité céleste.¹⁹ » Les Pentecôtistes vont jusqu'à s'assurer les services d'évangélistes, associés statutairement au club. Ainsi le Grand Missionnaire de l'Eglise Mondiale Evangelico (c'est son titre), secrétaire général du club Mondial Académie, est chargé de s'occuper des enfants tous les soirs pour qu'ils soient performants dans l'optique de déclencher des transferts à l'extérieur. Il voit son travail ainsi : « les Africains sont talentueux mais pourris. Il faut avec dieu dégager le mauvais côté pour que les transferts se fassent proprement. Il y a des forces extérieures qui poussent l'enfant à être mauvais. Ce sont les fétiches, les génies, à qui le père a donné toute la famille. Par exemple le dossard n° 5, son père est un mystique qui l'a donné aux fétiches. L'enfant ne faisait que du mal. La mère a dénoncé le père. On a fait ce qu'il fallait... Maintenant l'enfant est bien sous la garde de dieu. Il est inspiré avec le ballon et c'est sûr qu'on va arriver à le placer en Europe. »²⁰

Les professionnels

En dehors des espoirs suscités par le Nord, les académies sont conçues pour approvisionner les clubs professionnels du territoire national. Mais dans des pays comme le Brésil, le Nigéria, la Côte d'Ivoire, la concurrence intérieure est rude. Il est difficile de poursuivre une carrière nationale ou internationale après la formation. L'équipe nationale n'est guère accessible et les bons clubs sont pleins. En plus, souvent endettés, ils payent mal les joueurs. Mais surtout « il faut aller ailleurs²¹ » comme dit Félix butteur nigérian du club Salgaocar (Goa) qui pourtant appartient à une famille riche et à un grand club à Lagos. Pour ces jeunes talents, c'est « l'ailleurs » qui permet de sortir du lot, c'est « l'ailleurs » qui orne d'un nimbe une carrière de football. Tous les grands référents sont « ailleurs ». « J'ai décidé de partir en Afrique du Sud. Le type qui m'aidait à prendre le visa m'a convaincu d'aller plutôt à Mumbay et de là, à Delhi » explique Félix. Pour ces joueurs, s'ouvre une nouvelle géographie qui ne s'arrête plus au Nord. Inde, Viet Nam, pays du Golf, Malaisie, Seychelles, Maldives, Bangladesh... les joueurs doivent accepter des pays dont le football ne fait pas la une des journaux internationaux quand il s'avère nécessaire de trouver une voie entre l'Europe inaccessible sans un très haut niveau de jeu et une Afrique qui ne peut offrir de vraies carrières.

Tous les pays achètent des joueurs étrangers même si les modalités peuvent varier d'un pays à un autre. Et parmi les plus gros vendeurs de joueurs se trouvent le Brésil et le Nigeria d'où s'exportent surtout les gens de l'est. D'autres pays arrivent sur ce marché comme le Kenya, le Cameroun... la Côte d'Ivoire commence à intéresser après ses qualifications en Coupe du Monde et ses stars.

¹⁸ Interview de Norber Sarak, le 5 mars 2008, Abidjan.

¹⁹ A. Mbembe, « Ecritures africaines de soi », in *Politique Africaine*, N° 77, Mars 2000, p.40.

²⁰ Interview du Grand Missionnaire, le 31 juin 2007, Abidjan.

²¹ Interview de Felix, le 7 avril 2007, Salgaocar.

Des gènes à l'argent

Contrairement à ce que l'on croit en raison de ses mauvais résultats, le foot en Inde a une longue histoire. Les Anglais à Kolakata, les Portugais à Goa y ont introduit le ballon rond dès la fin du 19^{ème}²². Ce sport a jadis connu des périodes plus brillantes qu'aujourd'hui, notamment dans les années 1950/60. A cette époque « le sous-continent était considéré comme la fraction de l'Asie où il était le mieux implanté. De nos jours, le Japon, et surtout la Chine (qui avec plus de 20 millions de pratiquants, compte près de la moitié des joueurs répertoriés par la FIFA dans la zone asiatique) sont allés plus loin. » [Darbon, 2008 :182] Pour lutter contre cette chute, l'AIFF (fédération indienne de football) a autorisé au début des années 1990, l'incorporation de trois joueurs étrangers par équipe afin de permettre aux clubs de gagner les grandes compétitions et de relever le niveau de jeu dans un pays entièrement voué au cricket. Ces trois outsiders généralement d'origine africaine ou brésilienne, deviennent l'enjeu d'une nouvelle ambition nationale. Le succès de la Chine et du Japon met en rage nombre de responsables de ce milieu qui recrutent aussi des coaches étrangers, surtout nigériens (on se souvient que le président ivoirien de l'ASEC recrutait, lui, des coaches blancs en provenance d'Europe).

Les managers de clubs indiens aimeraient pouvoir choisir les joueurs les mieux cotés sur le marché, cependant les Européens sont trop chers. Les Africains non seulement sont meilleurs marchés mais ils viennent de pays tropicaux et comme les Brésiliens, ils s'habituent bien au climat, à la nourriture. Les Nigériens dominaient le marché mais aujourd'hui, un manager comme Sultan Ahmed du club Muhammedan (Kolkata) cherche en priorité des Brésiliens. A Kolkata, les Brésiliens réputés habiles tacticiens de naissance commencent à supplanter les Nigériens qui ont la réputation d'avoir « la tête chaude », de se « battre », « d'être brutaux », « d'aller trop en boîte », de ne penser qu'à « ça »²³.

De manière générale, on attend des joueurs étrangers qu'ils élèvent le niveau des joueurs indiens. Karim Bencherifa, coach marocain de Churchill Brothers (Goa) trouve cette collaboration bénéfique : « le capitaine nigérien, Odafa, est un très bon butteur. Quand des défenseurs locaux jouent avec lui, ils font des progrès. Ils doivent se défoncer. »²⁴ Faire appel à de bons éléments pour gagner des points sur l'échiquier international semble logique, mais à ce plan, se substituent des jeux d'images toutes faites, prégnantes, qui amènent à penser la politique du foot presque comme un programme de réajustement bio-physique sur le terrain : les Africains qui seraient « génétiquement grands, forts et endurants », viendraient compenser une carence physique des Indiens qui ne feraient en moyenne que « 1m53 1m59 ». Sammy, un coach kenyan de passage à Kolkata venu vendre deux nouveaux talents de son pays, nuance un peu cette bio-détermination : « c'est peut être une question d'habilité. Les Indiens sont bons au cricket. Les Africains sont bons au foot. Si c'est une question génétique, il faut savoir qu'au sein de l'Afrique, il y a des différences. Le Nigeria est beaucoup plus fort que nous. Dans mon pays nous n'avons pas de « hudge system » comme au Nigeria. Par exemple, si un joueur de douze ans passe dans ce « hudge system », ce joueur sera définitivement bon. Mais dans mon pays, aucun joueur ne passe par ce « hudge system » et c'est très difficile pour lui d'aller en haut niveau. Evidemment rien de tout cela n'existe en Inde. Mais vous ne savez pas, peut être dans dix ou vingt ans, à cause de l'investissement dans le « hudge system », le Japon sera la méga puissance du foot mondial. »²⁵ Pour Bimal Gosh, coach indien d'Air India (Mumbai), cette prétendue complémentarité de la génétique et de l'argent ne

²² S. Darbon « Pourquoi les Indo-Fidjiens ne jouent-ils pas au rugby ? », in *Etudes rurales*, n° 165-166 janv.-juin 2008 p. 183.

²³ Si j'ai entendu ces mots dans la bouche de tous les « officiels » de clubs, j'ai personnellement au contraire rencontré des joueurs nigériens qui ne buvaient pas une goutte d'alcool, faisaient attention de ne pas se coucher trop tard, multipliant les exercices etc

²⁴ Interview de Karim Bencherifa, le 9 avril 2007, Goa.

²⁵ Interview de Sammy Omolo, le 24 décembre 2005, Kolkata.

peut engendrer aucun progrès : « On compte trop sur les joueurs étrangers qui jouent pour eux mais n'aident pas. Si je mets un joueur fort, on va gagner le trophée. Et alors ? Qu'est ce que j'ai fait pour mon pays ? Gagner un match est facile. On met deux Africains comme butteurs mais aucun Indien n'a progressé. Il faudrait arrêter de faire venir ces étrangers. Cet argent pourrait servir aux équipes indiennes. Mais faire venir des joueurs étrangers, c'est devenu très mode ! Le foot indien n'est pas en bon état. Avant les joueurs jouaient pour l'amour, maintenant c'est uniquement pour l'argent.²⁶ »

Argent à court terme, politique à long terme

Aujourd'hui, centrée sur le business, la philosophie du sport a changé. Les premiers joueurs africains arrivés en Inde sont venus pour faire des études à la fin des années 1980. Remarqués dans leurs universités, ils sont passés professionnels. C'est à ce moment là que la fédération indienne a décidé d'ouvrir les clubs, d'abord à cinq, puis à trois joueurs étrangers²⁷. Le plus célèbre d'entre eux, Chima Okorié, nigérian, est un butteur génial qui a fait la une des journaux pendant des années, puis il s'est arrêté, mais il est resté dans le pays. Comme les gens de sa génération, il est marié à une indienne, parle parfaitement le hindi. Chima a été longtemps à la tête d'une académie pour former de très jeunes footballeurs indiens. Lui et ses partenaires africains de la même génération, aussi devenus indiens, travaillent et font dans la charité. Pour Chima, « le plus important a toujours été de bouger, d'aller ailleurs, d'expérimenter. Bouger c'est la plus belle éducation de la vie, c'est plus que n'importe quelle université. Il faut se confronter à d'autres hommes, d'autres manières de faire. Mais de mon temps le foot était une passion, maintenant c'est un business. »²⁸ Ces ex stars du foot ont voulu rendre ce qu'on leur avait apporté et se sont fondus dans le pays: ils ont choisi l'Inde. Les jeunes d'aujourd'hui choisissent l'argent. Ces « vieux » ont du mal à comprendre la nouvelle génération qui ne pense qu'à aller se vendre au plus offrant, obsédés par la « starification » égoïste. Ils déplorent aussi les contrats courts qui permettent aux clubs de changer de joueur comme de ballon et de restreindre la prise en charge en cas de maladie.

A Goa, le football est tenu par des groupes industriels familiaux. A Kolakata, ce sont les notables de la ville qui investissent leur propre argent. Mumbay compte deux clubs importants qui appartiennent à d'énormes sociétés comme Air India et Mahindra (constructeur automobile associé à Renault). Quelle que soit la structure financière derrière les clubs, l'Inde n'est pas aux standards internationaux. Tous les managers de clubs disent être déficitaires. « *Our club is totally, totally, totally non profit club* » assène Kalyan Majumdar, secrétaire d'East Bengal. Pour Ahmed Sultan secrétaire Général du club Muhammedan (Kolakata) « *avant tout, c'est une question de prestige* »²⁹. Pour Srinivas Dempo, président et propriétaire du club Dempo (Goa) « *on fait ça pour la charité.* »³⁰ De nombreux clubs de 1ère division n'ont pas de terrain, ils louent des endroits où il n'y ni vestiaire digne de ce nom, ni salle de gym, ni lieu spécifique où installer leur siège comme c'est requis par la FIFA³¹. Les clubs de Goa traitent mieux leurs joueurs mais leurs infrastructures laissent parfois à désirer. En outre les sponsors ne courent pas derrière le foot sauf à Kolakata où des marques d'alcool se montrent intéressées. Pour le club musulman de Muhammedan, ce genre de sponsoring n'est guère possible. Quant aux retransmissions télévisuelles, elles ne rapportent rien. Les stades sont quasiment toujours vides, même lors des grands championnats sauf si une

²⁶ Interview de Bimal Gosh, le 27 mars 2007, Mumbay.

²⁷ Elle vient d'ouvrir à nouveau à 5 joueurs étrangers, du moment que les deux joueurs supplémentaires soient pris dans la zone « Asie-Océanie ».

²⁸ Interview de Chima Okorie, le 2 avril 2007, Mumbay.

²⁹ Interview de Kalyan Majumdar, le 3 janvier 2007, Kolkata.

³⁰ Interview de Srinivas Dempo, le 6 avril 2007, Goa.

³¹ L'ASEC d'Abidjan, entièrement financé par son seul président, a un standard très nettement supérieur à celui du club d'Air India, la plus grande compagnie d'aviation d'Inde, avec son terrain mal entretenu, des bâtiments vétustes, un environnement délabré...

équipe locale joue et encore cela semble être réservé à Kolakata. Dans cette ancienne capitale coloniale où l'amour du foot est resté, les fans se déchainent mais uniquement pour leurs équipes. La Federal Cup de 2006 s'est déroulée à Kolakata devant des gradins vides qui se remplissaient un peu quand une équipe bengalie arrivait sur le terrain. De manière générale, le foot est un sport qui n'a toujours pas la reconnaissance des autorités et des élites. Il est vu comme un sport de sans grade. Les classes moyennes et riches continuent à mettre leurs enfants au cricket d'où les grandes stars du sport émergent. Arjun Appadurai analyse minutieusement le passage du cricket –sport colonial– à un sport non seulement « indigénisé », mais qui devient « le centre idéal de l'attention nationale et de la passion nationaliste, parce qu'il permet à une grande variété de groupes au sein de la société indienne d'expérimenter ce que l'on pourrait appeler « les moyens de la modernité³² ». Le foot n'a pas eu le même sort. Ce sport a pourtant la même origine aristocratique et coloniale, la même ancienneté, le même potentiel de popularité. Les moteurs de la transmutation du cricket –tels qu'Arjun Appadurai les définit– auraient pu s'appliquer au ballon rond : « l'imprimé, la radio, la télévision », la possibilité d'élaboration « d'un pidgin sportif », « le subventionnement par de grandes entreprises » qui font ainsi de la « publicité sociale », un « spectacle aux mains des promoteurs », un « divertissement de masse », « un sport mondial, associé au sentiment de la supériorité technologique de l'Occident » et à la « célébrité individuelle », à la « virilité et mobilité de l'équipe » etc. Pourquoi le cricket est une « passion nationale » et pas le foot ? La question reste ouverte.

La fédération indienne a interdit le prêt ou les transferts professionnels, tels qu'ils se pratiquent en Occident avec « achat » des joueurs qui se trouvent ensuite rattachés à un club. Une politique semi professionnelle a été mise en place qui repose sur un contrat d'une durée limitée³³ par lequel joueur et club sont liés jusqu'à son expiration et qui permet à chacun reprendre sa liberté, notamment par rupture du contrat. Dans ce cas, une compensation est versée. Cela instaure des circuits volatiles et une grande pression pèse sur les outsiders, l'équipe, le club. L'acquisition sur le marché de joueurs « ready made » –immédiatement performants– contrebalance l'absence d'investissement dans la formation qui oblige à penser le long terme par des débouchés pour les jeunes espoirs. Le *turn over* de l'argent est bien plus important que la construction d'une équipe. Les joueurs qui savent ne pas avoir à « servir » leur club la saison suivante ne sont pas enclins à prendre de risques. On prend un joueur fort pour gagner un trophée et si ça va mal, le contrat est cassé. Cette course aux trophées à chaque tournoi fatigue les joueurs qui deviennent des bêtes de concours au lieu de se lier au pays pour de grands championnats.

De leur côté les managers, qui pratiquent cette politique du court terme et de la rentabilité « à tout coup », prétendent ne pas avoir le choix. Ils sont sous la pression de leurs supporters et des médias qui comptent le nombre de trophées obtenus par leur club. Mohun Bagan par exemple est en plus « le club national de l'Inde », « un héritage », une « institution nationale »³⁴. Depuis 1994, la Coupe du Monde impose des standards qui obligent, d'après les présidents et les secrétaires généraux de clubs, à recruter des étrangers en espérant remplir les stades. Pour éviter cette pression des médias, des fans et pour compter sur une équipe de bons joueurs à plusieurs années, beaucoup pensent qu'il faudrait une aide de l'Etat, actuellement centré sur le cricket. Kalyan Majumdar Secrétaire Général du club East Bengal confie « nous nous sentons honteux de notre position à la 157^{ème} place à la FIFA. C'est notre devoir d'arrêter cette tendance vers le bas ».³⁵

³² A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris 2001, p.167.

³³ A la signature du contrat, des commissions peuvent être versées en sous main pour l'agent ou pour le club d'origine. Rien n'est acté. Officiellement il n'y a pas d'achat.

³⁴ « Mohun Bagan devint en 1911 la première équipe indienne à remporter l'IFA Shield en battant le fameux East Yorkshire Regiment. » Cela a eu « un effet considérable. Emblématique du soccer indien, le Mohun Bagan l'est à plus d'un titre. Le club, qui est rapidement devenu une institution au Bengale, avait pour objectif de développer l'esprit de compétition. », S. Darbon, art.cit, p.185.

³⁵Interview de Kalyan Majumdar, le 29 décembre 2006, Kolkata.

Deux manières de sortir de l'ornière : accentuer la pression sur les outsiders ou changer de politique. Les clubs de Dempo (Goa), d'East Bengal (Kolkata), de Mahindra (Mumbai) tentent maintenant de garder les joueurs plus longtemps pour former des équipes soudées, modifier les infrastructures et souscrire ainsi aux normes FIFA. Ils proposent à leur coach un plan sur quatre ou cinq ans pour le meilleur et pour le pire.

Les outsiders entre circuits prosaïques et odyssée imaginaire

Le rendement immédiat exigé instaure un jeu du chat et de la souris entre les joueurs étrangers et les clubs. Venus de loin, souvent « homesick », les outsiders ne supportent plus les contraintes du management qui pèsent sur eux, il faudrait être un « Ronaldo » à chaque passe, à chaque tir. A ce titre, les clubs de Kolkata emportent la médaille du rejet. Les joueurs africains et brésiliens se plaignent de réprimandes, de paiements avec retard, d'humiliations, d'accusations de tricheries quand il y a blessure. A la quête de prestige immédiat s'ajoute la pression des médias et des fans, comme le précise Roberto Mendes Silva, attaquant de Dempo : « à Goa et à Mumbai, il n'y a pas de médias. Mais à Kolkata, ils sont nombreux et écrivent n'importe quoi. Les étrangers sont là pour monter le niveau et on ne leur pardonne rien. Je dois butter à chaque match. Comme je suis connu, c'est lourd »³⁶. Si une équipe bengali perd un championnat, c'est un désastre que les supporters ne tolèrent pas [Boria Majumdar, 2008]. Ils envoient des pierres, cassent les voitures des officiels ou les portes du stade, ils insultent les coaches et les joueurs, particulièrement les joueurs étrangers. Parfois ils vont jusqu'à « jeûner ou se suicider. Ils sont émotionnellement très impliqués. Le jeu fait partie de leur existence. » précise Kalyan Majumdar, Secrétaire Général d'East Bengal³⁷.

L'intégration de joueurs étrangers quel qu'en soit le mode se pratique dans le monde entier mais les villes d'accueil n'ont pas les mêmes attitudes face aux nouveaux venus. Déjà entre Marseille et Lyon, Christian Bromberger note des attitudes opposées. Les joueurs de l'OM « s'intègrent vite dans le tissu social de la ville où ils nouent des amitiés, sont facilement invités, ce qui n'est pas le cas à Lyon où ils restent isolés en dépit de leur notoriété³⁸. » A Kolkata les joueurs étrangers font la une des journaux quand ils marquent, mais le lendemain tout s'éteint quand la vie quotidienne reprend. Au club d'Air India, par exemple, situé dans l'extrême nord de Mumbai, les appartements des joueurs étrangers sont sordides. Entassés à trois dans un deux-pièces d'immeubles style HLM qui bordent le terrain d'entraînement, ils n'ont pas de moyen de transport. « Nous n'allons pas souvent à Mumbai. Nous restons sur le compound. Notre pays nous manque. Ce qui nous manque le plus, c'est le goût de notre nourriture. On essaye de s'en approcher avec le suji (semoule locale). Et puis les femmes sont un problème ici. Elles ne sont pas gentilles alors qu'on demande seulement de l'amitié ou s'asseoir dans un café. Même si elles nous connaissent de réputation comme joueurs d'Air India, même si elles nous voient tous les jours sur le terrain, elles nous évitent. Les joueurs indiens n'invitent jamais chez eux, n'amènent jamais une sœur, une cousine. Ils ne nous présentent jamais à leur femme³⁹ » constate amèrement Joseph Femi Adeola d'Air India. Les différences de comportement ajoutent au désarroi. « Cela fait six ans que je suis ici. Je n'aime pas être ici. Je suis noir, je ne suis pas comme eux. Par exemple pour se concentrer avant un match, nous les Africains souvent on a besoin de chanter, danser. Ici on nous l'interdit, on doit rester calme⁴⁰ » ajoute Jeremiah du Sporting Club (Goa). Patrick du club Salgaocar se replie aussi dans son appartement avec sa petite amie italienne qui l'a suivi de Kolkata où lui jouait et où elle travaillait au Centre de Mère Thérèse : « je n'ai que des amis nigériens et ma fiancée. On n'a pas de problèmes avec les Occidentaux mais pour les Indiens, on est des étrangers. Dans la rue,

³⁶ Interview de Roberto Mendes Silva, le 9 avril 2007, Goa.

³⁷ Interview de Kalyan Majumdar, le 29 décembre 2006, Kolkata.

³⁸ C. Bromberger, op.cit, 2001, p.158.

³⁹ Interview de Joseph Femi Adeola, le 20 décembre 2006, Mumbai.

⁴⁰ Interview de Jeremiah, le 10 avril 2007, Goa.

un type a essayé de toucher mes locks. Ca m'a choqué. C'est difficile de se faire des amis ici. On n'est pas comme eux.» Ces joueurs s'inscrivent dans une tradition du repli, enfermés dans les mêmes barrières ethno-raciales qui leur sont opposées, contrairement à leurs aînés qui n'ont aucune nostalgie. Les phrases commencent souvent par « Nous les Noirs... ou nous les Africains avons... » Mbembé parle de « *'commodification' des identités*⁴¹ ». Ils revendiquent une spécificité de Noir en même temps qu'ils se projettent personnellement dans les sommets internationaux où l'image de la star transcende toute spécificité pour incarner une figure héroïque universelle. De cette endurance « génétiquement » attribuée, ils veulent faire une force aux critères planétaires qui conduira à la sacralisation du grand attaquant transféré à coup de millions sous les projecteurs. Plus que les Brésiliens, semble-t-il, les Africains inscrivent leur exil dans une allégorie à la fois incorporée par les racines, les traditions, l'origine et sublimée dans une image dont les référents sont codifiés par la conquête d'un public fantasmé et normé.

Avec le « *travail de l'imagination* » tel qu'Arjun Appadurai le définit, une figure du « footballeur professionnel » avec ses attributs a émergé : gardes du corps, grosse voiture, palaces, maisons à foison, vêtements chics, protection de toutes sortes etc. Drogba qui, en plus des assurances générales, a une assurance pour chaque pied est un monstre sacré. Une par une, les parties de son corps semblent faire l'objet d'une attention financière particulière. Les nouveaux échiquiers du football se développent loin de l'Occident qui reste malgré tout présent par la force d'attraction des images qu'il produit. Ce référent atemporel, à la fois précis et flou, devient un étalon dans les négociations entre clubs et joueurs. Du compromis entre « local » et « mondial » émerge la place d'un joueur. « *De nombreux publics, à travers le monde, perçoivent les médias eux-mêmes comme un répertoire complexe et interconnecté d'imprimés de celluloïd, d'écrans électroniques et de modes d'affichage. Les limites entre les paysages réels et fictionnels qu'ils visionnent sont brouillées, de sorte que plus ces publics sont éloignés de l'expérience métropolitaine, plus ils sont susceptibles de construire des mondes imaginés.* [Appadurai, 2001 : 71] D'où un malaise d'extranéité chez les joueurs qui se sentent pris dans un paradoxe. Ils savent pourquoi et comment ils sont en Inde, ce qu'ils peuvent donner et en attendre, mais ils se projettent dans une image d'eux mêmes qui ne correspond pas aux offres des pays qui restent pragmatiques car le « *struggle for life* » l'emporte sur la médiation théâtralisée de ce sport au niveau mondial.

Cette difficulté pour accéder à la reconnaissance sur le plan international en Inde pourrait s'arrêter à un simple « *échange argent/service* » comme dit Félix, attaquant du club Salgaocar, quitte à aller chercher son destin plus loin, plus tard. Mais en affichant sur leur CV un pays comme l'Inde, ils se sentent sur un marche pied dangereux à long terme pour leur image. « *Jouer avec des Indiens n'est pas bien. Ils ne sont pas au standard. J'ai 8500\$ par mois et je veux avoir plus pour les sacrifices que je fais. J'envoie des vidéos en Europe mais quand je dis que je joue en Inde on me dit d'attendre un peu* » se plaint Randy Martins Soley, jeune attaquant nigérian du club Dempo (Goa). De même Eric Bolwe, congolais, butteur à Muhammedan (Kolakata), se plaint d'être dans une situation préjudiciable pour aller en Europe car stigmatisé par des contrats non professionnels qui font honte : « *il n'y a pas de prime à la signature. On ne signe que par compétition. On doit tout faire avec son salaire, on n'a pas les avantages que les professionnels doivent avoir. La FIFA ne regarde pas assez ici. Des joueurs ont essayé d'alerter la FIFA mais pas de réponse*⁴². » Cette moins-value à leurs yeux doit être compensée par de l'argent. Déjà trois à quatre fois plus élevés que ceux des footballeurs indiens, leurs revenus corroborent l'image, l'honneur, avant d'être un salaire évalué avec des critères purement économiques. Néanmoins, si on compare leur salaire dans leur pays d'origine et ce qu'ils reçoivent en Inde⁴³, les joueurs africains trouvent là une porte de sortie qui leur permet de garder la tête haute, de subvenir aux

⁴¹ A. Mbembé, art.cit, 2000, p.38.

⁴² Interview de Eric Bolwe, le 10 avril 2007, Goa.

⁴³ L'Inde accueille un joueur étranger avec un salaire de 1000\$ à 8000\$, alors que dans un grand club d'Abidjan, un joueur est payé entre 100\$ et 1000\$ par mois.

besoins des leurs, de construire une carrière même si celle ci ne ressemble pas à celle de Drogba. « Si on recrute un étranger, on le recrute à plus haut niveau que les Indiens sinon cela ne sert à rien. Ils ont voyagé. Ils sont mûrs⁴⁴ » explique Karim Bencherifa, coach marocain de Churchill Brothers, dans un plaidoyer pro domo. Revers de la médaille, si un joueur ne marque pas, il est vite chassé.

Ce jeu de brillances éphémères empêche les outsiders de se sentir tenus par un esprit d'équipe ou par une connivence avec le pays. A la politique du court terme des clubs indiens, au sentiment de ne pas appartenir à ce pays et d'y être en danger en termes de communication personnelle, les joueurs étrangers répondent par une ardente infidélité transnationale. Comme le montrent les expériences rapportées sur leur CV, ils jouent sur la concurrence entre les clubs de niveau professionnel dont le nombre ne cesse de croître dans cette zone en développement. Patrick, par exemple, a quitté Lagos où il était dans la National Junior Team, pour St Petersburg, les Maldives, le Bangladesh, Kolakata, le Bangladesh (dans un autre club), la Malaisie, Goa où il est allé à Churchill Brothers, au Sporting, à Salgaocar. Ou Boniface : Nairobi dans l'équipe nationale, Oman, Vietnam, Nairobi (dans un autre club), Kolakata. L'arme du court terme s'est retournée contre ceux qui l'ont mise en place. « L'esprit du large » souffle plus fort que tout.

Vers une nouvelle ère ?

Avec la Coupe du Monde de football, les mentalités changent. Certains clubs luttent contre le « ready made » au profit d'une stratégie à plus long terme pour construire de vraies équipes soudées dans la mixité, ils changent de méthodes de management afin de répondre aux normes FIFA, ils investissent dans leurs infrastructures. Le foot indien va évoluer dans les prochaines années. « Avant l'Inde était fermée. On ne voyait pas tous ces étrangers à la télévision. Aujourd'hui on veut voir dans le pays ce qu'on voit à la télévision⁴⁵ » dit Bernhard, nigérian, ex star du foot. Plus pessimiste, Subhash Bhowmik, coach du club Muhammedan, sent que « même si le foot est devenu mondial et que ses stars internationales sont connues, tant qu'une équipe nationale indienne n'aura pas gagné, personne ne s'y intéressera vraiment. ⁴⁶ » Sans doute la politique d'internationalisation du football butte-t-elle sur l'internationalisation du cricket ? Mais après l'échec des Indiens à la Coupe Mondiale de cricket de 2007 qui faisait suite à d'autres échecs, les journaux s'emportaient contre les subventions accordées au cricket pour des équipes qui ne sont plus au niveau. On imagine assez facilement que le football en Inde puisse prendre le relais. « Au fil des siècles passés, l'équipe de football est devenue un emblème majeur de l'Etat nation et les compétitions des baromètres des relations géopolitiques⁴⁷. » Parce qu'il répond à une aspiration planétaire (bien plus que le cricket) le football pourrait devenir un enjeu identitaire national, en tout cas dès qu'on pourra reconnaître sur les écrans mondiaux le « style »⁴⁸ d'un club indien comme on distingue la Juventus de l'OM par leur manière de jouer. « Le football apparaît ainsi comme une sorte de référent universel, une des rares, voir le seul, éléments d'une culture mondiale masculine, compris par tous, transgressant les diversités régionales ou générationnelles⁴⁹.

Le corps des Noirs, objet d'une réduction massive par l'esclavage ou plus tard, les travaux forcés sous la colonisation, a longtemps été l'objet d'un regard négatif, déshumanisé, animalisé, en Occident. Sur ce nouvel échiquier mondial sportif en plein développement dans les réseaux sud/sud, ce même corps, avec les mêmes caractéristiques supposées, s'est mué en force. Les

⁴⁴ Interview de Karim Bencherifa, le 9 avril 2007, Goa.

⁴⁵ Interview de Bernhard, le 2 janvier 2007, Kolkata.

⁴⁶ Interview de Subbah Bhowmik, le 4 janvier 2007, Kolkata.

⁴⁷ C. Bromberger, « Mondial », *L'Humanité*, 1^{er} juin 2002.

⁴⁸ « Le « style » de l'équipe ne correspond pas toujours, loin s'en faut, à la pratique réelle des joueurs [...] mais plutôt à l'image stéréotypée, enracinée dans la durée, qu'une collectivité se donne d'elle-même et qu'elle souhaite donner aux autres. A ce titre le « style » participe d'un imaginaire collectif. », C. Bromberger, op.cit., 1987, p.17.

⁴⁹ *Ibid*, p.10.

joueurs africains –les plus demandés– ont réussi à trouver une alternative aux sélections draconiennes en Europe. Le niveau y est très élevé et si jamais le candidat ne fait pas l'affaire, il est tout simplement rejeté. Ces joueurs errants en Europe, ne sachant ni partir, ni revenir, ont fait l'objet de reportages à télévision.

Ceux qui ont choisi l'Asie ont retourné contre les clubs l'arme du court terme. Sans doute ces joueurs ont-ils envie d'être affiliés à des clubs de renom comme la Juventus, l'OM, le Real de Madrid, Arsenal etc ? Mais en attendant de passer ces portes difficiles, toute sélection hors frontière donne accès à l'international pour toujours. En début, ou au contraire en fin de carrière, ils choisissent des pays en manque de bons joueurs où ils sont d'entrée de jeu avantagés. Ils atteignent rarement le rêve européen, mais cela n'en fait pas des « ratés » pour autant ! Bien au contraire, ils sont les héros d'un nouveau monde, dont ils font les unes de journaux, avec la tête sans doute encore dans l'ancien. Ils anticipent un mouvement qui en s'épanouissant aura raison des réticences racistes ou nationalistes, bientôt balayées face à de futurs intérêts économiques suffisamment puissants pour inventer des nationalismes sur mesure. Aujourd'hui ces free lance collectionnent les expériences et même si l'Inde est une référence peu glorieuse à leurs yeux, ce pays offre déjà au présent, une scène intéressante pour briguer de meilleurs agents, avoir un bon affichage sur le Web, une visibilité qui leur permet de tourner librement et avec succès dans toute la zone où les clubs ne demandent qu'à les embaucher. Comètes du compromis habile, ils ont fait de la déterritorialisation et de l'interdiction du transfert en Inde, un atout au point de créer une sorte de bourse hors sol du joueur-individu. Sur le Web et pendant les mercatos, les cotes sont les signes réels et imaginaires de la valeur de chacun. Ces joueurs du compromis ont fait des choix qui préservent leurs rêves d'exister au devant de la scène et, en partie, leur capacité de négociation concrète. Cela produit des sujets nomades, disposés à quitter leurs racines de manière instantanée pour embrasser le monde, en même temps qu'ils sont prêts à défendre leur drapeau avec un patriotisme exacerbé. Des nationalistes sans attache. Il s'agit de « *penser de manière non dépendantiste la dépendance du sous-continent et son insertion dans le système internationa⁵⁰*. » La doxa évoque souvent une mondialisation qui priverait le monde du sujet. De pauvres hères « se vendent à l'encan sur le marché impitoyable du joueur africain au rabais qui voudrait tromper le jour, la faim, le vide, le manque, l'errance, la douleur » (Afrikara.com). C'est au contraire parce que les joueurs peuvent s'internationaliser qu'ils sont précisément des « sujets », acteurs de leur destin. C'est parce que les clubs les plus démunis aux quatre coins de la planète se saisissent des règles internationales de la FIFA que les chances sont mieux partagées. C'est parce que les joueurs ont profité de l'ITT card qui permet de traverser pays et continents librement que la maîtrise des stratégies de négociation est rendue possible.

L'identification à des figures imaginaires circulantes dans la sphère des médias et du net, pousse à la conquête d'une aire nouvelle comme celle d'Asie et du Moyen Orient pour acquérir des places. Une culture hors sol est nécessairement appropriée... ne serait ce que depuis les fameux ou imaginés jardins suspendus de Babylone !

⁵⁰ J.-F. Bayart, art.cit., p.23